

« La violence a toujours existé. »

***Voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien
encore – c'est une dure vérité, mais une vieille,
puissante, capitale vérité humaine.***

Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, 1887

Aussi loin que nous remontons dans l'histoire des hommes et des peuples, nous rencontrons la violence. Les mythes, les grands récits, les textes des premiers poètes et savants lui consacrent une large place. Quelques-uns des philosophes présocratiques la jugent même nécessaire, soit en combinaison avec l'amour, soit, pour reprendre le célèbre fragment d'Héraclite à propos du conflit, comme « père de toutes choses et principe de vie ». Les histoires des Dieux sont pleines de bruit et de fureur, de luttes et de vengeances, de mesquineries ou de tueries, non moins que l'histoire des hommes, présentés dans les récits fondateurs de nos civilisations, comme des êtres ambitieux, mûs par une telle volonté de puissance qu'il faut songer aux moyens de les limiter, quitte à les contraindre et les punir (le mythe de Prométhée, le meurtre de Caïn ou la malédiction qui frappe Adam et Ève en sont des illustrations). Dès que l'homme a porté un regard sur le monde, les êtres vivants et ses semblables, il a vu la violence ou la lutte. Dans le dérèglement des forces naturelles, dans les combats, ou plus simplement dans le mystère de la vie. Vie, temps et violence semblent liés.

La validité des sources et la rigueur des instruments historiques ne peuvent masquer la part de

l'imagination et de nos convictions dans la lecture et l'interprétation des faits, particulièrement pour l'étude des périodes reculées. Car évoquer la vie des premiers hommes c'est raconter nos origines, chercher ce que nous étions, prétendre toucher du doigt notre essence ou notre nature. D'où les nombreux débats sur les peuples primitifs et, pour le sujet qui nous intéresse ici, s'ils étaient (déjà) violents, s'ils l'étaient plus ou moins que nous, quelle place ils accordaient à la violence, quel sens ils lui donnaient. L'histoire des hommes n'est pas dissociable de la vision que nous avons de l'Homme.

Pour le peu que nous savons, il apparaît que les peuples primitifs s'adonnaient à la guerre, certains même passionnément, que les premiers outils fabriqués étaient notamment des armes (pour se défendre ou attaquer) et que toutes les cultures dont nous avons pu établir quelque connaissance n'étaient pas exemptes d'agressivité, soit envers leurs membres, soit envers d'autres. Les causes que l'on a tentées d'établir, sont, comme aujourd'hui, diverses et multiples. La violence des peuples primitifs est tour à tour considérée comme une donnée naturelle, une propriété quasi zoologique ou un moyen de subsistance, y compris dans les sociétés d'abondance. Une explication qui revient souvent – et que nous voyons réapparaître à propos des violences urbaines – repose sur l'idée de territoire. Pour Pierre Clastres – un anthropologue qui a analysé la place et le sens de la guerre dans les sociétés primitives – le territoire, réserve de ressources naturelles et espace d'exercice des droits et des devoirs communautaires, stipule l'exclusion des groupes humains qui n'y sont pas établis, soit parce que les réserves ne peuvent nourrir qu'un nombre limité d'individus, soit parce que chaque groupe d'hommes, pour exister, doit faire valoir sa différence.

Certes, toutes les cultures ne sont pas identiques, mais on trouve chez des peuples très différents de semblables situations déclenchant l'agression : la défense ou la conquête d'espaces, le désir d'appropriation ou la protection d'objets ou d'êtres de valeur, la manifestation de la volonté de puissance ou du désir de pouvoir, et ce qui ressortit à la peur éprouvée à l'égard du méconnu ou de l'étranger.

La violence n'a donc rien de nouveau. Elle est présente, dans nos vies et nos récits, depuis longtemps. Le reconnaître, c'est accepter de considérer la noirceur qui est en nous, notre part, ancestrale et universelle semble-t-il, de cruauté, et, avancent certains, du plaisir que nous y trouvons : la violence serait consubstantielle à l'homme. Ce lien entre la violence et l'homme est même établi depuis si longtemps qu'il est rarement abordé sans l'un ou l'autre de ses corollaires. Soit que l'homme, par essence violent, est également capable d'amour, de lien et de solidarité – c'est le vieux thème de l'ambivalence humaine, l'homme pouvant le pire et le meilleur. Soit que la part violente de l'homme doit être combattue afin de la contenir et de la contrôler ou, comme ont pu en rêver certains, de l'annihiler. Dans cette optique, l'amour n'est jamais assez fort face à la haine et l'homme doit lutter contre lui-même.

L'idée de ce combat de l'homme contre (une part de) lui-même a fortement nourri notre tradition politique libérale notamment issue des théories du contrat social (Hobbes, Rousseau) et, plus largement, notre croyance dans la civilisation. De la pensée de Hobbes, nous retenons que les hommes ne se rassemblent pas par une sociabilité naturelle, mais pour sortir d'un état de violence qui les conduit à la

mort. C'est pour se protéger les uns des autres que les hommes vont se constituer en communautés, remettre à un tiers (l'État) une part de leur puissance et, de ce fait, une part de leur liberté. L'homme sorti de l'état de nature est celui qui, collectivement, érigera une instance, capable de violence et ayant seule légitimité pour l'exercer, afin de contenir et limiter la violence intrinsèque de chacun, seule condition pour vivre en sécurité et dans la paix. Cette tradition et croyance politique se double d'une tradition culturelle qui la déborde et la contient, appelée par le philosophe et sociologue allemand Norbert Elias « processus de civilisation ». Un long et lent mouvement de conformation des mœurs, d'abord externe (les interdits, les contraintes, les punitions) puis interne (l'autoconditionnement) qui a conduit à limiter et émousser l'agressivité des hommes et des nations. Le résultat, selon Elias, est la création d'espaces pacifiés « ... à l'intérieur desquels l'emploi de la violence ne saurait être que l'exception ». C'est aussi, prévenait-il quelques années après Freud, un formidable mouvement de refoulement des passions et des pulsions humaines. Elias n'a jamais prétendu que la civilisation ferait disparaître la violence ; elle a eu, ou devait avoir, pour vertu de la contenir et d'en réguler l'exercice, ce qui est différent. Mais il a tout de même caressé l'idée que la civilisation pouvait la faire régresser.

Si la violence a donc toujours existé, il apparaît avec évidence qu'elle nous est devenue intolérable. Est-ce parce qu'elle signe l'échec de la civilisation, processus à l'issue duquel nous pensions nous en débarrasser ? Ou parce qu'elle resurgit au cœur des sociétés considérées comme les plus développées, là où l'idéal civilisationnel était le plus marqué ? Pour

une part, indéniablement. Mais c'est aussi qu'un peu partout s'élèvent des voix qui crient le caractère insupportable de la souffrance, quelle qu'elle soit. Plus que la violence, c'est la souffrance qui est devenue le maître mot aujourd'hui, le critère à l'aune duquel s'énoncent les jugements. Au nom d'une valorisation sans précédent de la vie humaine, la souffrance est devenue le mal – sans qu'on prenne toujours le soin d'en distinguer la nature et les formes – et le sujet moderne une victime en puissance.

Mais on pourrait également appliquer à la violence ce que l'on a coutume d'appeler le syndrome ou le paradoxe de Tocqueville : plus un phénomène désagréable est réduit, plus ses manifestations résiduelles sont perçues ou vécues comme insupportables. De retour d'Amérique, Tocqueville avait prédit que les inégalités s'atténuant de façon massive, celles qui malgré tout demeuraient (comme les inégalités naturelles) apparaîtraient de plus en plus intolérables. Les sociétés, selon lui, allaient prétendre à une égalité maximale, voire absolue. Il se passe peut-être un phénomène similaire à propos de la violence : plus nous vivons dans des sociétés tranquilles et sécurisées, moins nous supportons – et plus nous amplifions – les endroits où elle demeure encore ou ses manifestations résurgentes. Et c'est bien autour de ces trois grandes questions – violence et civilisation, violence et souffrance, violences résiduelles ou nouvelles violences – que la majorité des analyses et des débats s'articulent aujourd'hui.